

NOUVEL URBANISME

1

Nous observons une divergence croissante entre les normes appliquées pour déterminer l'espace urbain et la réalité sociale. De manière générale, les urbanistes et ceux qui organisent l'aménagement de l'espace s'inspirent des quatre fonctions définies par Le Corbusier en 1933 : habiter, travailler, circuler et récréer. Cette vision simpliste de la ville témoigne plus d'opportunisme que d'une compréhension des besoins réels de l'homme moderne, et a pour résultat que la ville devient rapidement obsolète. Dans une époque où l'automatisation et les avancées technologiques réduisent la demande de main-d'œuvre, on envisage la construction de quartiers ouvriers, tout juste convenables pour y passer la nuit. Alors que les voitures privées se multiplient avec une telle rapidité qu'elles deviennent pratiquement inutilisables, de plus en plus d'espace habitable est sacrifié aux parkings. Le rapport de Buchanan, intitulé *Traffic in Towns*¹, montre que si tous les habitants, même dans une petite ville comme Leeds (513 800 habitants en 1963), possédaient une voiture, celles-ci occuperaient tellement d'espace que le problème du surpeuplement serait impossible à résoudre. Si la pollution de l'air menace faune et flore naturelles, et même la santé de l'homme, on demeure optimiste sur les cités-jardins. Et en dépit des jérémiades sur les problèmes causés par l'augmentation de ce que l'on appelle le « temps libre », on prive les jeunes de toute occasion de profiter de ce gain de liberté en réduisant leur expansion dans l'espace public.

2

Devant le phénomène de cet accroissement du « temps libre », la notion de « récréation » perd logiquement sa signification. Se récréer, c'est recouvrer l'énergie perdue au cours du travail. Dès qu'il est question d'un excédent d'énergie, disponible pour d'autres activités que le travail productif, la récréation perd son sens et la possibilité de la création émerge : la création de notre mode de vie et de notre environnement. Voilà pourquoi la jeunesse a moins besoin de détente, de hobbies ou de clubs et qu'elle recherche de la tension dans des initiatives collectives.

3

Ces activités collectives ne pourront jamais avoir lieu dans la nature, mais seulement dans la ville, car ces jeunes ne cherchent pas le silence et la solitude, mais la confrontation aux autres dans un environnement social. Le phénomène du « tourisme au bord de la route » prouve que le déplacement vers les campagnes est plus une fuite de la

ville fonctionnelle qu'une recherche de la nature. Ainsi, le bois d'Amsterdam devient un cadre social au mois d'août, quand il fait chaud. La conception d'un espace urbain qui répond aux besoins d'une société libérée du travail doit empêcher cette fuite en la rendant inutile. L'antagonisme entre « ville » et « campagne » disparaît parce qu'une fuite massive dans la nature « libre » est un paradoxe. Un camping est une sorte de ville aussi, quoique sous une forme primitive.

4

L'environnement social de la ville est menacé par l'explosion chaotique de la circulation, qui, elle-même, est le résultat du maintien ridicule du « droit à la propriété ». À tout moment donné, le nombre de véhicules stationnés excède largement celui des véhicules en circulation. L'utilisation d'une voiture perd donc son avantage majeur : le déplacement rapide d'un endroit à l'autre. Cette intrusion de la propriété privée dans l'espace public absorbe non seulement l'espace nécessaire au flux de la circulation, mais aussi une part de plus en plus importante de l'espace vital. Un usage efficace de la voiture s'obtient uniquement par l'utilisation collective de la totalité des voitures, pour que leur nombre reste limité à la quantité dont on a effectivement besoin. C'est un scandale que tant de gens marchent à pied, même par mauvais temps, alors qu'il y a pour les transporter suffisamment de voitures parkées au bord de la route et gênant la circulation.

5

L'invasion de l'espace social par la circulation conduit presque imperceptiblement à la violation des droits les plus fondamentaux de l'homme. Le code de la route rabaisse l'individu qui se déplace par le moyen de transport le plus naturel au grade de « piéton », limitant ainsi sa liberté d'action au point qu'elle en devient inférieure à celle d'un véhicule. L'Homme est si limité dans son usage de l'espace public par le code de la route que sa vie sociale est reléguée en grande mesure dans les espaces privés (les habitations) ou dans les espaces commercialement exploités (les cafés ou des salles louées), où il est comme emprisonné. Ainsi, la ville perd sa fonction la plus importante : celle de lieu de rencontre. D'une manière qui en dit long, la police essaie de justifier ses démarches contre les happenings sur la voie publique par l'argument que de telles manifestations entravent la circulation. La priorité des intérêts de la circulation rapide sur les droits à la circulation sociale est donc tacitement présumée.

6

Le processus d'acculturation a lieu dans l'espace social ; en l'absence d'un tel espace collectif, aucune

culture ne peut se développer. Plus les contacts sont multiples et variés, plus l'acculturation sera intensive. Chombart de Lauwe fut le premier à souligner cette fonction de certaines zones urbaines, surtout dans les quartiers plus anciens, qu'il a désigné par le terme de « zones d'acculturation »². Il observe avec justesse que le processus par lequel se forme une culture est le plus fort dans les quartiers où la population est considérée comme asociale, et que le contact entre les différents groupes de population – un contact permettant la naissance de nouveaux éléments formateurs de culture – est le plus intense dans des zones accusées de dislocation sociale.

7

L'effort de toute bureaucratie pour aboutir à « l'ordre », à une « société régulière », la mène précisément à détruire ces zones d'acculturation sur lesquelles Chombart de Lauwe a attiré notre attention. À Paris, Haussmann a sectionné de telles zones par de grands boulevards, afin de faciliter les mouvements des troupes pendant les révoltes. À Marseille, les nazis ont démoli le centre-ville pour briser la résistance des habitants. L'« assainissement » actuel des centres-villes et la déportation des habitants vers les banlieues ont un effet similaire.

8

Ce que l'on appelle les « cités-jardins », construites vers 1900 selon le concept de l'urbaniste anglais Ebenezer Howard, trouvent leur origine dans le postulat que de meilleures conditions de logement des ouvriers pouvaient augmenter leur productivité. Les conditions préalables de ce concept – proximité de la nature, joie au travail, liens familiaux étroits – ne correspondent plus aux réalités d'aujourd'hui. De ce fait, les cités-jardins sont déjà obsolètes avant même leur construction. Au lieu des idylles rurales que Howard avait projetées, ces quartiers des banlieues sont devenus de vraies villes dortoirs – des lieux où l'on ne vient que pour dormir et que l'on fuit à la première occasion qui se présente, dès lors qu'on a du temps libre. Des blocs d'immeubles isolés, abandonnés comme des îles désertes dans une mer de circulation, se transforment en ghetto pour une population dont le seul contact avec le reste du monde s'établit à travers les moyens de communication contrôlés par les autorités, que sont la presse, la radio et la télévision.

9

Habiter devient moins important à mesure que l'homme élargit son domaine d'action et que l'usage qu'il fait de son temps libre influe sur sa vie. L'homme n'est devenu sédentaire que par le travail industriel – dans le nouvel « âge de pierre » – et avec la disparition de ce genre de travail, disparaît également

la nécessité de toujours rester à un endroit précis. Le besoin de logements temporaires – d'hôtels ou, à la rigueur, de tentes ou de caravanes – augmente au même rythme. Le rapport entre espace habitable et espace social devra changer au profit de l'espace social, afin de répondre aux besoins d'une nouvelle vie de nomade émergeante.

10

Le caractère de l'espace social sera déterminé par la façon dont l'énergie libérée est investie. De toute façon, cet espace formera le décor au jeu, à l'invention et à la création d'un environnement de vie. Des normes utilitaires, qui s'appliquent dans la ville fonctionnelle, devront céder la place à la norme de la créativité. À l'avenir, ce ne sera pas l'utilité, mais le jeu qui déterminera la façon de vivre de l'homme.

11

Tous ces points expliquent le fait que la rébellion d'une jeunesse, qui se libère des normes et conditions sclérosées du passé, se focalise en premier lieu sur une reconquête de l'espace social – la rue – pour ainsi établir les contacts indispensables au jeu.

Constant

Publié dans la revue *Provo* n°9, 1966